HAL
open science

Actualité de la sculpture en pierre d'époque romaine en Bretagne (II)

Jean-Yves Eveillard

▶ To cite this version:

Jean-Yves Eveillard. Actualité de la sculpture en pierre d'époque romaine en Bretagne (II). Aremorica. Études sur l'ouest de la Gaule romaine, 2009, 3, pp.79-85. 10.3406/aremo.2009.876 . hal-03813768

HAL Id: hal-03813768
https://hal.univ-brest.fr/hal-03813768v1

Submitted on 13 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aremorica. Études sur l'ouest de la Gaule romaine

Actualité de la sculpture en pierre d'époque romaine en Bretagne (II)

Jean-Yves Eveillard

Citer ce document / Cite this document :

Eveillard Jean-Yves. Actualité de la sculpture en pierre d'époque romaine en Bretagne (II). In: Aremorica. Études sur l'ouest de la Gaule romaine, n°3, 2009. pp. 79-85;

doi : https://doi.org/10.3406/aremo.2009.876

https://www.persee.fr/doc/aremo_1955-6713_2009_num_3_1_876

Fichier pdf généré le 12/07/2022

Jean-Yves ÉVEILLARD*

Actualité de la sculpture en pierre d'époque romaine en Bretagne (II)

Le présent article fait suite à celui paru sous le même titre dans le numéro 1 d'*Aremorica*[1] et rend compte de l'actualité dans le domaine de la sculpture en pierre d'époque romaine en Bretagne depuis l'année 2007.

À notre connaissance une seule découverte au cours d'une intervention archéologique est à signaler depuis cette date. Il s'agit d'un fragment de statue drapée mis au jour lors d'un diagnostic réalisé en juin 2009 par G. Le Cloirec (ingénieur de recherche, Inrap) 9, rue Le Janne à Carhaix (parcelle AP.232) (fig. 1). Le matériau est un calcaire coquillier et les dimensions du bloc sont les suivantes. Hauteur : 0,25 m ; largeur : 0,17 m ; épaisseur : 0,13 m. Comme le note G. Le Cloirec dans son rapport « *aucun indice anatomique, comme un bras ou une jambe, n'est décelable et il est donc difficile de repositionner précisément ce fragment sur un modèle connu… Un groupe de plis convergents dans une partie en creux pourrait situer cette partie au niveau de la taille* »[2]. G. Le Cloirec fait aussi très justement remarquer que cette découverte doit être mise en regard de celle toute proche (parcelle AP.250) de blocs d'architecture rue de Kerdaniel en 1977 (fouille J.-P. Bardel, SRA). Ces éléments décrits lors de leur mise au jour comme pouvant provenir d'un temple ont été réexaminés par Y. Maligorne qui les rattache avec plus de vraisemblance à une grande tombe turriforme[3]. Dans ce secteur périphérique de *Vorgium*, à proximité d'une voie

Fig. 1 : Carhaix, rue Le Janne, fragment sculpté en calcaire (cliché H. Paitier/INRAP, 2009).

* Maître de conférences d'histoire ancienne (e.r.), CRBC-UBO/UEB.

1. J.-Y. ÉVEILLARD, « Actualité de la sculpture en pierre d'époque romaine en Bretagne », *Aremorica*, 1, 2007, p. 123-129.
2. G. LE CLOIREC, *Rapport de diagnostic rue Le Janne à Carhaix*, SRA Bretagne, 2009.
3. Y. MALIGORNE, *L'architecture romaine dans l'ouest de la Gaule*, PUR, 2006, p. 105.

quittant la ville vers l'ouest, notre fragment de ronde-bosse a donc pu appartenir à une statue comme il y en avait d'exposées dans les grands monuments funéraires. En définitive, bien que l'on ait affaire à un modeste fragment, la découverte revêt une importance certaine parce que c'est la première trace de statue à proprement parler à avoir été exhumée dans la ville chef-lieu des Osismes. Jusqu'à ce jour nous ne pouvions citer en matière de sculpture sur pierre qu'une petite tête de statuette en calcaire de facture très schématique (H. 3,6 cm) mise au jour lors d'une intervention pour la construction de la maison médicale en 1991 (inédite, fouille M. Batt, SRA) et les restes d'un haut-relief sur un bloc de granite provenant de la sus dite rue de Kerdaniel en 1977[4]. Pourtant, redisons que la parure monumentale mise en évidence par les interventions archéologiques de ces dernières années[5] permet d'imaginer une statuaire qui devait tenir une place de choix dans le paysage urbain. L'utilisation du calcaire comme le démontre l'exemple présent, matériau très recherché pour la fabrication de la chaux dans un territoire qui en est dépourvu, n'est sans doute pas étrangère à la rareté des découvertes de sculptures à Carhaix.

Bien qu'elle ait eu lieu dans les années 1970, c'est à É. Briand, actuellement étudiante de Master 2 à l'Université de Rennes 2[6], que revient le mérite de la véritable découverte d'une belle statuette d'Épona à Plumergat (Morbihan). Lors d'une visite sur le site du Goh-Quer, où avaient été réalisés des sondages en 1969 et où avait déjà été récupérée une superbe statuette de Bacchus en bronze[7], É. Briand remarqua une sculpture mutilée en pierre qui servait à caler la porte d'une habitation ! Elle avait été retirée d'un puits au cours d'une fouille clandestine en 1971 et, jugée alors sans intérêt, avait été laissée sur place. Un examen plus attentif révéla qu'il s'agissait en réalité d'une représentation très classique d'Épona, la déesse étant assise de côté sur un cheval marchant à droite (fig. 2). La statuette a été façonnée dans un leucogranite à grain fin vraisemblablement d'origine locale. La tête de la déesse a disparu ainsi que l'avant-train du cheval, mais les dimensions du fragment subsistant (L. : 40 cm ; H. : 30 cm) permettent de restituer une statuette d'une taille supérieure à la moyenne des représentations comparables dans le

Fig. 2 : Plumergat (Morbihan), Le Goh Quer, statuette d'Épona ; leucogranite (cliché É. Bernard, SRA Bretagne).

4. Y. Maligorne, *Architecture* [n. 3], p. 105, fig. 73.
5. G. Le Cloirec, « *Vorgium*, une ville romaine », in *Carhaix. Deux mille ans d'histoire au cœur de la Bretagne* (dir. E. Chartier), éd. Ar Men, 2005, p. 11-43.
6. É. Briand, *L'occupation du sol de la vallée du Loc'h et du Sal de la fin de l'âge du Fer au haut Moyen Âge*, Mémoire de Master 2 en cours (dir. C. Petit-Aupert).
7. P. André, « Les sondages archéologiques du Goh-Quer en Plumergat », *Bul. de la Soc. Polymathique du Morbihan*, 1970, Procès-verbaux, p. 33-34.

reste de la Gaule. D'autre part, ce que l'on peut observer de la finesse du traitement du drapé nous renvoie à un sculpteur qui maîtrisait bien sa technique et avait assimilé les canons de la sculpture classique. Cette découverte est une première en Bretagne. Épona y était connue uniquement par une statuette en bronze et plusieurs autres en terre cuite[8]. Elle conforte ainsi de manière éclatante la place que tenait la déesse équine dans le panthéon armoricain jusqu'à présent déficitaire par rapport au reste de la Gaule. Il n'y a pas lieu ici de s'étendre sur le contexte archéologique de la trouvaille qui méritera un développement particulier dans une publication spécifique.

Ces dernières années ont vu réapparaître deux autres sculptures morbihannaises anciennement découvertes mais qu'on avait oubliées et qui risquaient d'être perdues. La première est une stèle portant un bas-relief provenant de Bieuzy-les-Eaux (fig. 3). Elle avait été sauvée en même temps que deux chapiteaux de colonne par l'abbé Robert, le recteur de la paroisse, lors de travaux en bordure de la route qui recouvre la voie Vannes-Carhaix, au lieu-dit « Parc ar Hastel ». Dans les parcelles voisines on observe des fragments de *tegulae* en abondance, révélatrices d'une ou plusieurs constructions de l'époque romaine[9]. La stèle, dont il manque la partie supérieure et qui est brisée par le milieu, mesure 0,68 m de haut par 0,32 m de large. Entre deux bourrelets saillants on reconnaît un personnage sculpté de manière fruste, avec un tronc sans bras et une tête amputée à la hauteur du nez. La présence d'une embase élargie qui devait être fichée en terre et l'absence d'attribut qui pourrait désigner une divinité, font penser à une stèle funéraire plutôt qu'à une stèle votive. La pierre qui avait été déposée à l'origine dans le jardin de l'ancien presbytère de Bieuzy a été transportée en lieu sûr dans la mairie de la commune au cours de l'été 2004 avant que ne lui soit donné un emplacement définitif. Le monument, bien que de facture modeste, mériterait une étude détaillée et une publication appropriée tant ce type d'objet est rare en Bretagne.

La seconde sculpture n'était pas disparue mais elle avait été elle aussi oubliée et se trouvait dangereusement menacée. Il s'agit d'une petite stèle en haut relief qui fut mise au jour au lieudit Poulharff en Malguénac en arasant un talus dans les années 1980. De semblables circonstances ne sont pas rares en Bretagne, pays de bocage et de talus, dans lesquels des pierres de toutes sortes, stèles gauloises ou statues, ont été enfouies, soit qu'on les considérait comme des pierres quelconques soit au contraire qu'on leur reconnaissait un caractère sacré et qu'on voulait les protéger. Comme à Bieuzy, la présence romaine est attestée sur place par des *tegulae*, des tessons de céramique commune, où se mêlent aussi quelques tessons de l'âge du Fer, un fragment d'amphore et une meule[10]. Récupérée par son inventeur, la sculpture fut encastrée dans le mur de façade d'une maison qu'il venait de faire construire à Poulharff (fig. 4). C'est là que nous la vîmes pour la première fois en 1995. Autant que les observations étaient alors possibles, nous avons relevé les dimensions suivantes : H : 0,56 cm, largeur à la base : 0,27 cm. Sur un fond plat se détache en relief la silhouette d'un personnage de sexe masculin gauchement sculpté. La tête est disproportionnée par rapport à la taille totale. L'attitude est raide : le personnage debout, jambes droites, est vêtu d'une tunique (?) qui s'interrompt au niveau des genoux. Les bras sommairement dessinés comme l'ensemble des traits, se rejoignent sur l'abdomen. Il est bien difficile avant un examen plus approfondi de proposer une identification et une fonction pour ce petit monument. Quoi qu'il en soit, l'ayant revu en compagnie de P. Naas en 2004, nous avions constaté son dangereux état de détérioration en l'espace de quelques années. La maison ayant entre temps changé de propriétaires, les nouveaux habitants, M. et Mme Alber originaires de Suisse, avaient spontanément perçu la valeur de cet objet et compris l'intérêt de la mettre à l'abri dans un lieu sûr et approprié. C'est

8. J.-Y. Éveillard, « Une statuette en bronze de l'Épona (?) gallo-romaine dans le Sud-Finistère », *Bul. de la Soc. archéol. du Finistère*, CXXXV, 2006, p. 29-36.

9. *Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan*, 1957-1958, Communication du chanoine Danigo, Procès-verbaux, p. 58-59.

10. P. Naas, *La vallée du Blavet à l'époque gallo-romaine. Prospection archéologique d'un bassin fluvial*, Mémoire de DEA, Université de Rennes 2, 1988, t. 2, p. 138-139.

donc grâce à leur obligeance, et qu'ils en soient félicités, que l'opération à pu être réalisée sous le contrôle de Ch. Jablonski, conservateur du SRA alors en charge du département du Morbihan. La stèle après avoir été nettoyée et restaurée est actuellement dans les collections du SRA à Rennes avant de gagner le dépôt archéologique de Vannes (renseignement É. Bernard et J.-P. Bardel) où elle pourra être étudiée tout à loisir.

Fig. 3 : Bieuzy-les-Eaux (Morbihan); la stèle peu après son transfert à la mairie (cliché J.-Y. Éveillard, 04/2005).

Fig. 4 : Malguénac (Morbihan), Poulharff; la stèle dans le mur d'une maison avant son transfert (cliché J.-Y. Éveillard, 08/1995).

Pour le département du Finistère, nous avions rendu compte dans la précédente chronique de la découverte de la statue d'un Neptune en granite sur la plage du Ris à Douarnenez le 31 mars 2004 (H. conservée : 0,59 m) [11]. Cette découverte présente d'autant plus d'intérêt qu'elle a été immédiatement mise en rapport avec la dédicace à Neptune Hippius gravée sur une base récupérée au même endroit en 1948 [12]. Après « désalinisation » et consolidation au laboratoire Arc'Antique de Nantes, la statue a trouvé la place qui lui revenait naturellement, c'est-à-dire qu'elle est depuis le mois de juin 2006 exposée sur sa base d'origine au Musée Départemental Breton de Quimper (dépôt de l'État) (fig. 5). Il faut souligner que ce cas d'un monument complet, avec ses deux parties qui en permettent une interprétation optimale, est unique en Bretagne et plutôt rare dans l'ensemble du monde romain. Parallèlement, le Neptune du

11. J.-Y. Éveillard, « Actualité de la sculpture » [n. 1], p. 125-126.

12. P. Merlat, « Note sur une base consacrée à Neptune trouvée près de Douarnenez », *Bull. de la Soc. Archéol. du Finistère*, 1950, p. 540-557 et R. Sanquer, Une nouvelle lecture de l'inscription à Neptune trouvée à Douarnenez (Finistère) et l'industrie du garum armoricain, *Annales de Bretagne*, LXXX, 1973, p. 215-236.

Ris a été présenté au monde des spécialistes lors du Xe colloque international sur l'art provincial romain qui s'est tenu à Arles en mai 2007[13].

Rappelons simplement que dans le même musée de Quimper, le conservateur Ph. Le Stum a retrouvé en 2004 lors d'un récolement une petite plaquette de schiste qu'un inventaire manuscrit indiquait comme disparue lors de l'incendie de ce musée en 1939. Cette plaquette provenait du site d'époque romaine de Castel Du en Brasparts et avait été donnée en 1929. En dessous d'un graffite qui fournit le nom d'un personnage apparaît un visage obtenu par une technique de sculpture qui se rapproche de ce qu'on appelle « la taille en réserve à deux plans ». L'exploitation de ce petit objet, au premier abord modeste, s'est révélée en définitive d'une grande richesse et a permis vraisemblablement d'identifier un artisan métallurgiste local du nom de Veus. Il a donné lieu à un article paru dans la précédente livraison d'*Aremorica*[14].

Fig. 5 : La statue du Neptune du Ris (Douarnenez) replacée sur sa base (Musée départemental breton, Quimper, 2009, cliché Alain Cloarec/Musée).

Une enquête qui s'est achevée en 2007 nous a permis de résoudre une énigme soulevée par R. Sanquer il y a plus de 30 ans, en 1975, dans une rubrique de la revue *Archéologie en Bretagne* intitulée « Les mystères de l'Ouest »[15]. Elle concerne deux très belles têtes féminines en marbre blanc dont on n'avait conservé que les moulages en plâtre au Musée de Rennes (n° 2201) (fig. 6). On reconnaît sans peine pour l'une d'elle une princesse syrienne de la fin du IIe siècle ou du début du IIIe siècle, sans doute l'épouse de Septime Sévère, Julia Domna. La seconde, diadèmée, semble être une effigie de Vénus à la manière de l'impératrice Sabine, épouse d'Hadrien. Les procès-verbaux de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine pour l'année 1929 signalaient qu'elles avaient été trouvées à Port-de-Roche en Langon (Ille-et-Vilaine) sans plus de précision. Notre enquête, dont il serait trop long de retracer tous les détails, nous a permis de savoir que les deux têtes en marbre avaient été récupérées peu avant 1930 par l'abbé Porcher dans une cour de ferme à Langon où elles servaient à caler les roues d'une charrette ! Des circonstances assez comparables à celles de la découverte de la statuette d'Épona mentionnée dans la présente chronique, la proximité également d'un site d'époque romaine au dessus du manoir de Port-de-Roche pouvaient laisser penser qu'on avait affaire à des œuvres authentiques malgré leur caractère exceptionnel pour la Bretagne. R. Sanquer, qui ne connaissait pas les circonstances de leur découverte, s'interrogeait :

13. J.-Y. Éveillard, Y. Maligorne, « Une statue de Neptune Hippius à Douarnenez (Finistère) », *Actes du Xe colloque international sur l'art provincial romain. Les ateliers de sculpture régionaux : techniques, styles et iconographie* (dir. V. Gaggadis-Robin, A. Hermary. M. Reddé, C. Sintès), Arles, Aix-Marseille, 2009, p. 557-564.

14. J.-Y. Éveillard, « Graffite et portrait d'un Osisme sur une plaquette de schiste à Brasparts (Finistère) », *Aremorica*, 2, CRBC, 2008, p. 105-117.

15. DAHB, « Les mystères de l'Ouest, 2. Deux têtes en marbre blanc provenant de Langon », *Archéologie en Bretagne*, n° 7, 1975, p. 25-26.

Fig. 6 : Les deux têtes en marbre de Langon (Ille-et-Vilaine), coll. privée (cliché J.-Y. Éveillard, 08/1995).

les têtes étaient-elles antiques ou s'agissait-il de copies modernes ? Dans la première hypothèse elles auraient pu provenir selon lui d'une cargaison en route vers le forum de Rennes-*Condate* ou vers une région plus nordique du monde romain, cargaison qui aurait coulé dans le lit de la Vilaine près de laquelle se situe le manoir de Port-de-Roche [16]. En effet, l'hypothèse d'une remontée de la Vilaine relayée par un portage pour rejoindre le cours de la Rance et le port d'Alet sur la Manche avait été alors avancée. Cette traversée de l'isthme armoricain aurait permis d'éviter le tour de la péninsule toujours dangereux pour les navires [17]. Jusqu'à ce jour cette hypothèse n'a pas connu le moindre commencement de preuve. À l'issue d'un long jeu de piste nous avons enfin retrouvé les originaux en juin 1995 chez un particulier… à Tours ! Là, nous avons pu les examiner et les photographier. Interrogé peu après par courrier, F. Braemer, spécialiste de la sculpture antique en marbre, avait alors nié leur origine antique sans nous fournir toutes les précisions que nous espérions (courrier de juillet 1995). Le doute qui pour nous continuait de subsister a enfin été levé en avril 2007 par J.-Ch. Balty dont l'autorité en matière de portraits romains en marbre fait l'unanimité : les deux têtes de Langon sont modernes. Ce sont notamment des « bizarreries » dans la coiffure de Julia Domna, dont nous passons sur les détails, et le fait que les modèles choisis sont d'époque différentes (Sabine et Julia Domna sont séparées par 70 ans environ) alors que la facture est identique pour les deux, qui permettent de l'affirmer. Peut-être étaient-elles destinées à une galerie de portraits d'empereurs et d'impératrices, comme on en a fait beaucoup depuis la Renaissance ? (J.-Ch. Balty, courriel du 25/04/2007).

Nous terminerons cette chronique par une histoire qui nous paraît à plusieurs égards exemplaire. En novembre 2006 nous avons été informé par A. Marchand, conservateur du musée municipal de Montaigu (Loire-Atlantique), qu'une grande statue acéphale en calcaire (H. : 1,60 m) représentant Thalie, la muse de la comédie, était conservée dans les réserves du dit musée et qu'on voulait l'exposer

16. DAHB, « Deux têtes en marbre blanc » [n. 15], p. 26.
17. DAHB, « Deux têtes en marbre blanc » [n. 15], p. 26.

(fig. 7). C'est une œuvre qu'on peut globalement qualifier de classicisante et de bonne facture. Selon l'inventaire du musée dressé au milieu du XXe siècle « *elle aurait été trouvée dans des terres labourables de Montaigu* », sans qu'on ait plus de précision. Les mutilations subies, l'altération superficielle du calcaire, les circonstances de la découverte constituent autant d'indices qui pouvaient laisser croire qu'on était ici en présence d'un original de l'époque romaine. D'abord alléché par le sensationnel de la nouvelle, nous avons été dans un second temps gagné par le scepticisme, la Bretagne, comme on l'a dit à propos des têtes de Langon, n'ayant jusqu'à présent jamais livré d'œuvres antiques d'une telle taille ni d'une telle qualité – ce qui ne signifie pas qu'il en ait jamais existé ! –, raison à laquelle il faut ajouter le caractère inattendu du sujet représenté ainsi que le manque de précisions sur le lieu et les circonstances de la découverte. Les photos étant souvent insuffisantes pour se prononcer nous avons donc réservé notre jugement tout en marquant notre préférence pour une datation moderne de la Thalie de Montaigu. Parallèlement, d'assez nombreux « spécialistes » ont été consultés par le conservateur du musée. Si quelques-uns ont penché pour une origine antique, la majorité y a vu une œuvre moderne. Nous reproduisons un extrait de la réponse de Ph. Malgouyres, spécialiste de sculpture moderne au Musée du Louvre : « *Je pense que l'œuvre est moderne (plutôt du XVIIIe si l'on en juge par le canon). Elle peut effectivement provenir d'un jardin ou du décor d'un bâtiment. Les séries de muses, accompagnées ou pas d'Apollon, sont assez traditionnelles dans le décor des parcs, comme elles le sont sur les façades des théâtres.* » Félicitations à M. Malgouyres, le gagnant de ce concours impromptu, puisque le 21 octobre 2008 A. Marchand nous a fait savoir que selon A. Delaval, recenseur-documentaliste à la DRAC Pays de Loire, la statue provenait du sommet de la façade du théâtre Graslin à Nantes où elle avait été placée peu après 1811. C'est à partir de cette date que l'artiste Dominique Molknecht, originaire du Tyrol et l'un des sculpteurs officiels de la ville de Nantes, entreprit la sculpture de 8 muses dont Thalie. En 1895 elles furent déposées et remplacées par des copies. La ville de Nantes qui en était propriétaire en vendit certaines tandis que d'autres furent soit données, soit mises au rebut et récupérées au profit d'un tiers (courriel A. Marchand du 21/10/2008). Comment la Thalie échoua-t-elle à Montaigu et comment fut-elle enterrée puis retrouvée ? Cette partie du mystère n'est pas résolue mais reste pour nous secondaire.

Fig. 7 : Thalie de Montaigu ; calcaire (cliché A. Marchand, Musée municipal de Montaigu).

En guise de conclusion, ces deux exemples, celui de Langon et celui de Montaigu, où des statues modernes ont pu être prises pour des antiques, ne peuvent qu'inciter à la prudence chaque fois que l'on a affaire à des œuvres récupérées en dehors de tout contexte archéologique ou dans un contexte insuffisamment documenté.